

Le journal intime en France et en Espagne

L'exemple de Gide

par

LAURA FREIXAS *

ON peut dire que l'autobiographie, dans son sens moderne — celle qui, plutôt que de faire le récit des prouesses d'un grand homme, explore l'histoire d'une conscience —, naît au V^e siècle avec les *Confessions* de saint Augustin. Mais il faudra plus de mille ans pour que cette œuvre ait une continuité. Et cette continuité se produit précisément en Espagne, avec la première grande autobiographie moderne : le *Livre de la vie* de sainte Thérèse d'Avila, écrit entre 1560 et 1574. Le genre autobiographique apparaît donc comme un produit de la foi ; mais non pas — et il est important de souligner ceci — une foi reçue, mais une foi conquise, une foi soumise à l'incertitude ou précédée par elle. L'autobiographie de saint Augustin est l'histoire de sa conversion. Et dans le cas de sainte Thérèse, l'incertitude est double. Thérèse, bien que née dans le catholicisme, est descendante de Juifs convertis. Or, à l'époque, tous les Juifs convertis, même après plusieurs générations, sont suspects : le grand-père et le père de la future sainte ont été soumis à des brimades de la part des autorités religieuses qui ont mis en doute la sincérité de leur

* Laura Freixas (née à Barcelone en 1958) est romancière (*Último domingo en Londres*, 1997), auteur de plusieurs anthologies (*Madres e hijas*, 1996 ; *Retratos literarios*, 1997), traductrice (*Cartas a la hija* de Mme de Sévigné) et critique littéraire dans *El País*.

nouvelle foi. D'autre part, Thérèse elle-même doute au début — et ses confesseurs, ses supérieurs, et surtout l'Inquisition, en douteront encore plus — du vrai sens de ses transports mystiques : sont-ils un signe de Dieu ou une ruse du Malin ? C'est d'ailleurs par ordre de son confesseur et pour désarmer les soupçons de l'Inquisition que le *Livre de la vie* a été rédigé.

Dans le développement postérieur de l'autobiographie et, plus tard, du journal intime — qui sera l'une de ses manifestations —, nous retrouvons encore la conversion, l'incertitude, la crise personnelle ou sociale. Montaigne écrit, peu après sainte Thérèse (les premiers *Essais* paraissent en 1580) dans un contexte de guerres de religion. La révolution puritaine produit en Angleterre, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, une vague d'autobiographies et de journaux intimes, dans lesquels des gens du peuple font le récit de leur conversion à la vraie foi. Le protestantisme favorise le genre autobiographique : nous en reparlerons à propos de Gide. Bornons-nous pour l'instant à signaler que la vague suivante de journaux intimes se produit en France et qu'elle est liée aux crises aussi bien religieuses que sociales et politiques. La grande autobiographie du XVIII^e siècle, les *Confessions* de Rousseau, est l'œuvre d'un homme d'origine protestante converti au catholicisme, un homme déclassé, un homme qui incarne ce que l'on a appelé « la crise de la conscience européenne », un précurseur de la Révolution Française. Et c'est à la suite de cette Révolution que nous aurons aussi bien la grande autobiographie française du XIX^e (*Mémoires d'Outre-tombe*) que les premiers journaux intimes de ce pays : à l'instar de Chateaubriand, leurs auteurs — Joubert, Maine de Biran — ont été déracinés par la Révolution, qui a bouleversé leur position sociale et leur vision du monde.

La tradition française et anglaise d'autobiographie et de journal intime ne sera plus interrompue jusqu'à nos jours. Ce qui nous intrigue, c'est de savoir pourquoi elle n'a pas eu, jusqu'à très récemment, un équivalent en Espagne. Nous ne voudrions pas tomber dans le défaut que dénonçait José Antonio Maravall chez les historiens espagnols : ils signalent et regrettent sans cesse, dit-il, ce qui n'a pas existé, ce que nous n'avons pas eu (nous n'avons pas eu de Lumières, nous n'avons pas eu de révolution bourgeoise...) au lieu d'analyser ce qui a effectivement eu lieu. Disons donc tout d'abord qu'il y a eu de la littérature autobiographique en Espagne, et qu'elle a produit des œuvres aussi intéressantes que le délicieux *Discurso de la vida* du corsaire Alonso de Contreras (1630). Mais il n'en est pas moins vrai que, après sainte Thérèse et jusqu'à la deuxième moitié du XX^e siècle, les autobiographies espagnoles, qu'il serait plus juste d'appeler mémoires, ont évité soigneusement toute introspection, choisissant

plutôt de mettre en avant les événements extérieurs, les coutumes de l'époque, les événements politiques, les prouesses militaires ou les anecdotes. C'est vrai pour Alonso de Contreras, pour Torres Villarroel, pour Jovellanos (dont le *Diario*, « Journal », n'a rien d'intime) ou les mémoires d'écrivains des XIX^e et XX^e siècles : Zorrilla, Baroja, Galdós, Corpus Barga, Cansinos ou González Ruano.

C'est que la « crise de la conscience européenne », à la fois politique, religieuse et sociale, ne se produit pas en Espagne avec la même force ni la même liberté que dans d'autres pays. La Contre-Réforme la freine ou en empêche les manifestations. L'Inquisition, qui surveillait déjà de près sainte Thérèse, arrive finalement — comme tous les régimes totalitaires — à étouffer les voix qui auraient pu être les plus originales. Il y a une seule intimité « religieusement correcte » et ce n'est d'ailleurs pas dans son for intérieur qu'il faut la développer, mais dans le confessionnal.

Une autre cause, nous semble-t-il, se dessine, qui aiderait à expliquer cette absence si frappante de « regard sur soi » dans les autobiographies espagnoles. La littérature française s'est toujours penchée plus que l'espagnole sur l'analyse des sentiments : pensons à *La Princesse de Clèves* ou aux lettres à sa fille de Madame de Sévigné. Ce n'est pas un hasard que ces deux textes, dont l'influence a été si décisive dans la littérature française postérieure (on en retrouve les échos chez Rousseau, Flaubert, Proust ou Butor), soient dus à des femmes. Nous croyons que l'influence de celles-ci dans la vie littéraire française — à travers les dames de la Cour, le mouvement des précieuses, la tradition des salons... — a marqué la production littéraire. C'est là une hypothèse que l'un des principaux critiques littéraires espagnols, Juan Marichal, risquait déjà en 1957 : « Dans la littérature de confession, le rapport à la femme et surtout l'image de la femme joue un rôle essentiel. Il conviendrait de mettre en rapport, d'un côté, la fréquente absence de la femme dans la vie littéraire et spirituelle espagnole, d'un autre sa présence constante et presque dominante dans la vie intellectuelle française, avec les thèmes et les styles de l'expression autobiographique dans les deux pays. » (*La Voluntad de estilo*).

Nous pourrions faire remarquer aussi un autre aspect dans lequel la littérature française et l'espagnole divergent, à savoir : alors que celle-là respecte strictement les genres littéraires — et le journal intime en est un —, dans celle-ci nous trouvons souvent un type curieux d'écrivain qui échappe aux genres, qui fait de l'écriture un véhicule *sui generis* d'un « moi » irréductible aux moules littéraires reçus. Il serait difficile, voire impossible, de définir certains des meilleurs textes — autobiographie, roman, journalisme, chronique... ? — d'auteurs tels que Unamuno, Azo-

rin, Pla, Gómez de la Serna ou Umbral.

La France dans laquelle naît et vit Gide est plongée dans une nouvelle « crise de la conscience européenne ». Les intellectuels dont il a été le contemporain oscillent entre la « conversion » politique (au socialisme, comme Anatole France ou Romain Rolland, ou à un nationalisme pré-fasciste : Maurras, Barrès, Léon Daudet...) et la conversion religieuse (Huysmans, Claudel, Charles Péguy, Julien Green, Henri Ghéon, Jacques Copeau...). Beaucoup d'entre eux ont tenu un journal ou écrit une autobiographie (ou les deux, comme Gide lui-même) : Pierre Louÿs, Charles du Bos, Claudel, Barrès, Green, Ghéon, Copeau, Robert Levesque, Eugène Dabit...

Gide lui-même se trouve dans un carrefour politique et religieux. Du point de vue politique, il s'intéresse à l'identité française, à la question juive, au nationalisme, au colonialisme, au socialisme ; nous savons à quel point sa morale exige de lui qu'il prenne parti. Du point de vue religieux, il hérite d'une certaine façon le doute, puisque né au sein d'une minorité religieuse et puisque descendant, de par sa mère, d'une famille qui a changé de religion. Le doute religieux, dans un double sens (catholicisme contre protestantisme, foi contre athéisme) a profondément marqué sa vie.

Nous disions plus haut que le protestantisme est l'une des racines du journal intime, et en tant qu'auteur d'un journal Gide se montre profondément protestant. Il s'agit tout d'abord d'une « religion du livre », de la parole écrite, en contraste avec le catholicisme, plutôt basé sur les images, la sensualité et les émotions. Deuxièmement, le protestant établit avec Dieu une relation directe, personnelle, intime, qui se passe de rituel et d'intermédiaires. Enfin, il permet et il encourage la recherche individuelle de la vérité, contrairement à l'Église catholique, pour laquelle il y a un seul chemin, défini par le dogme et marqué par la hiérarchie. En l'absence de confesseurs, le protestant est son propre directeur spirituel, ce qui explique un trait consubstantiel au journal intime, à savoir la scission du « moi » en deux (au moins). Depuis ses origines, le journal comprend toujours, à un moment ou à un autre, un dialogue (parfois un interrogatoire) entre le « je » et le « tu » qui sont deux faces du même « moi ». Cet usage de la deuxième personne arrive presque à l'obsession dans l'un des plus grands journaux intimes jamais écrits, celui du Suisse Henri-Frédéric Amiel (1821-1881), protestant d'ailleurs, et dont la lecture a fourni à Gide, qui avait alors quinze ans, l'exemple à suivre pour entreprendre son propre journal.

Pour Gide, comme pour tous les auteurs d'un journal qui mérite l'adjectif « intime », le journal est le cadre ou a lieu l'examen de conscience,

avec ses admonitions, ses avertissements, ses remontrances, ses bonnes résolutions. Autrement, il serait difficile de comprendre le sentiment, si souvent exprimé par Gide dans ses pages, que le journal est une obligation et non pas un plaisir.

Le journal comporte donc une division de la personnalité qui, comme l'a si bien vu Alain Girard (*Le Journal intime*, 1963), précède et permet cette désagrégation du « moi » propre au XX^e siècle. L'on pourrait multiplier pour illustrer ce point les citations de Gide : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie » (2 juillet 1907) ; « Comme il est difficile d'être à la fois, pour soi-même, et celui qui commande, et celui qui obéit » (janvier 1912)...

Entre temps, en Espagne, le journal intime ne se manifeste toujours pas. Alors qu'en France l'on compte par dizaines les écrivains du XIX^e et XX^e siècles qui en ont tenu un (Constant, Stendhal, Vigny, les Goncourt, puis les contemporains de Gide déjà cités, et après lui la continuité ne s'est jamais interrompue, de Simone de Beauvoir à Hervé Guibert), en Espagne non seulement aucun écrivain important ne les imite, mais ces journaux français ne se traduisent même pas, ce qui est d'autant plus frappant que la littérature française est connue, suivie, respectée et imitée en Espagne à un point remarquable, et ceci jusqu'au très récent revirement qui a imposé comme influence dominante celle des littératures anglo-saxonnes. La seule exception, à notre connaissance, est le *Journal* d'Amiel, traduit (en partie, bien entendu) au début du siècle. Peut-être parce que, étant la seule œuvre (importante) de son auteur, ce journal a été vu comme ce qu'il était : une grande œuvre en elle-même, et non une simple excroissance de la « vraie » production littéraire de son auteur. Il a eu une certaine influence sur Unamuno, mais c'est tout.

Il n'existe pratiquement aucun journal intime d'un écrivain espagnol jusqu'à, très précisément, 1918. C'est cette année-là que commencent les deux premiers journaux d'écrivains, tous les deux catalans : Josep Pla (*El Quadern gris* — Le Cahier gris) et Marià Manent (*El vel de Maia* — Le voile de Maia). Grâce, en partie, à leur condition de Catalans (la Catalogne ayant toujours été plus proche de l'Europe que le reste de l'Espagne), ce sont des auteurs particulièrement attachés aux cultures française et anglaise : Pla, un grand francophile qui connaissait parfaitement la littérature française et vivrait plus tard à Paris (et en Angleterre), lisait et traduisait à ce moment-là (1918) le *Journal* de Renard ; Manent traduisait des poètes anglais et échangeait des correspondances avec certains d'entre eux. Rien de surprenant : il aurait été difficile que des écrivains espagnols entreprennent des journaux intimes s'ils n'avaient pas connu les langues étrangères, étant donné qu'ils n'avaient pas de modèles à suivre dans

la tradition espagnole ou catalane, et que les modèles étrangers n'avaient pas été traduits.

Le même phénomène se répète dans les générations suivantes : les rares journaux intimes que nous y trouvons sont l'œuvre d'écrivains catalans (bien que, contrairement à Pla et Manent, ils écrivent en espagnol) ou exilés, et, dans les deux cas, très familiarisés avec les cultures française et anglaise : Carlos Barral, Jaime Gil de Biedma, Rosa Chacel...

Gide, comme nous l'avons dit, commence son journal après avoir lu celui d'Amiel. À son tour, Amiel avait pu lire — et les commente abondamment dans son propre journal — ceux de Maine de Biran, Benjamin Constant, Maurice et Eugénie de Guérin... Par contre, les écrivains espagnols, qui commencent maintenant en grand nombre (relativement, bien sûr) à tenir et publier des journaux n'ont toujours pas accès, à moins d'avoir une bonne connaissance des langues étrangères, aux grands modèles du genre. C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles leurs journaux manquent souvent de la richesse que peut offrir le genre, et sont plutôt des carnets que des journaux, ou se rapprochent du journalisme plutôt que de l'intimité. Celui de Gide n'a jamais paru dans notre pays ; il en existe seulement une traduction argentine qui n'est pas arrivée dans les librairies espagnoles. En le traduisant, à un moment où nous percevons un intérêt accru pour le journal en tant que genre littéraire, nous espérons contribuer à la diffusion et à l'excellence, au sein de la littérature espagnole, d'un genre qui peut encore donner, chez nous, ses meilleurs fruits.